Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

252 | Octobre-Décembre 2010
Nouvelle-Calédonie

Le tourisme, un moyen de sauvegarde et de transmission de la culture kanak ?

Elvina Inghels

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/6118>

DOI : 10.4000/com.6118

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 537-554

ISBN : 978-2-86781-665-9

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Elvina Inghels, « Le tourisme, un moyen de sauvegarde et de transmission de la culture kanak ? », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 252 | Octobre-Décembre 2010, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/6118> ; DOI : 10.4000/com.6118

Le tourisme, un moyen de sauvegarde et de transmission de la culture kanak ?

Elvina INGHELS¹

« Sans le tourisme, c'est la mort de la culture kanak. »

Cette affirmation d'Emmanuel Tjibaou, responsable du département Patrimoine et recherche de l'Agence de développement de la culture kanak² (ADCK), rapportée par Jean-Christophe Gay, mêle tourisme et culture dans une logique qui fait du premier le garant de la sauvegarde de la seconde. Quels éléments justifient ce lien vital ? Comment l'activité économique du tourisme peut-elle contribuer à la préservation et à la transmission de la culture kanak ?

En ce début de XXI^e siècle, la culture kanak, celle du peuple premier de la Nouvelle-Calédonie, apparaît comme menacée. Certaines de ses composantes sont en voie de disparition, car de plus en plus délaissées. L'ADCK a pour missions principales de contrer cette perte de savoirs et de savoir-faire. Cependant, elle peine à transmettre ces derniers. Le tourisme, par diverses expressions, constitue une aide indispensable – mais pas unique – au projet de l'ADCK.

I – La culture kanak en voie de lente disparition ?

La culture kanak, comme toute culture, rassemble en son sein différents savoirs et savoir-faire qui, assemblés, forment son tout. Ces éléments, immatériels mais dont les formulations peuvent être matérielles, incluent les « techniques » traditionnelles (construction, cuisine, etc.), la langue, les légendes,

1. Doctorante en Géographie, Université de Paris 4-Sorbonne et Université de la Nouvelle-Calédonie, Espaces, natures et cultures (ENEC), Centre des nouvelles études sur le Pacifique (CNEP), mël : inghelse@yahoo.fr

2. L'orthographe employée dans cet article pour le nom et l'adjectif « kanak » est celle définie dans l'Accord de Nouméa.

mythes et histoires ou encore les formes d'expression (chants, danses, etc.). En 2010, les savoirs et savoir-faire caractéristiques du peuple kanak sont progressivement en voie de disparition : la colonisation a été le fondement d'une déstabilisation durable³ (Saussol, 1979 ; Bensa et Leblanc, 2000), plus encore deux types de déstructurations les menacent. La première découle du départ des Kanak du lieu de vie que sont les tribus (fig. 1) ; la seconde est issue de l'affaiblissement du système culturel kanak face aux influences de la globalisation économique et culturelle.

Figure 1 – Délimitation de la répartition ethnique des terres sur la Grande Terre de la Nouvelle-Calédonie, en 1948 (d'après Saussol, 1979, p. 356)

N.B. : Le domaine vacant correspond essentiellement aux terres inhospitalières (liées aux caractéristiques géographiques de l'île) ou aux exploitations minières

1 – La déstructuration de la vie en communauté au sein des tribus

La culture kanak est depuis la colonisation menacée par la déstructuration de la vie en communauté au sein des tribus. Selon Emmanuel Tjibaou,

la manière d'apprendre, les savoirs traditionnels, ça se perd du fait qu'aujourd'hui nos enfants, ils sont à l'école, ils sont dans les internats, et puis... ou ils sont dans les quartiers. Donc le mode de vie qu'on a aujourd'hui, il ne peut plus, il ne correspond plus... Il correspond à une époque qui est celle d'aujourd'hui. Donc la manière d'apprendre d'avant, c'est une manière qui correspond à un mode d'apprentissage d'avant. (Oceania, 2010)

Cette citation présente les deux facteurs qui modifient en profondeur l'apprentissage, l'usage et la transmission des éléments de la culture kanak :

3. Les différentes décisions de l'administration coloniale ont modifié de façon radicale la société mélanésienne. « Sous l'effet [des spoliations foncières, des] différentes amputations le pays mélanésien s'[est] rétracté et morcelé. Il s'[est] émietté en multiples petits périmètres enclavés entre les terrains domaniaux et les centres de colonisation. L'œkoumène canaque [est] devenue [un] « archipel » formé d'îlots séparés dont l'isolement se trouv[e] aggravé par l'obligation de résidence. » (Saussol 1979, p. 291) Le fractionnement de l'espace économique et social de la civilisation agraire kanak, qui devient incohérent, engendre progressivement sa désarticulation.

l'école et « les quartiers », c'est-à-dire Nouméa et par extension, en opposition à la tribu, la ville ou le village.

Tout d'abord, les enfants kanak, comme tous les enfants de Nouvelle-Calédonie, sont scolarisés dans le système d'enseignement français, en trois cycles. Ils commencent leur scolarité dans des écoles, généralement dans la commune de leur lieu de résidence (Vernaudon, 2010). Mais à partir de l'enseignement secondaire (collèges et surtout lycées), les jeunes Kanak sont souvent contraints d'aller dans des établissements éloignés de leurs lieux de vie, et d'être hébergés en internat. Les données chiffrées 2009 du vice-rectorat de Nouvelle-Calédonie traduisent ce fait. Sur 52 établissements et antennes de collège, 30 sont situés dans les provinces Nord et des îles Loyauté (57,7 %). Sur 29 établissements et antennes de lycée, 13 y sont situés (44,8 %). Ces deux provinces étant peuplées respectivement à 77,9 % et 97,1 %⁴ par des personnes se déclarant appartenir à la communauté mélanésienne, le recours à un hébergement en internat est commun pour les jeunes Kanak lycéens, voire collégiens. L'éloignement des terres de la tribu empêche la participation des jeunes à la vie tribale quotidienne. Ils sont donc d'autant moins imprégnés de leur culture qu'ils n'apprennent pas leur langue maternelle (Vernaudon, 2007). Celle-ci devient alors moins vivante puisque la jeunesse s'en éloigne géographiquement et culturellement.

Par ailleurs Nouméa, la capitale de l'archipel calédonien, située en province Sud, attire les travailleurs kanak hors des tribus. En 2010, le Grand Nouméa concentre l'essentiel des activités stratégiques de Nouvelle-Calédonie – administration, affaires, services et équipements d'enseignement et de santé –, la plus grande partie de la population et des emplois salariés – 88 % dans la province Sud, contre 10 % et 2 % dans les provinces Nord et des îles Loyauté ; la majorité des infrastructures récentes et les pouvoirs délégués à la capitale. Le Grand Nouméa associe ainsi à son poids démographique (63,4 % de la population calédonienne totale et près de 89 % de la population de la province Sud selon le recensement de 2004) une exceptionnelle concentration de pouvoirs, de capitaux, d'équi-

4. Chiffres issus du recensement de 1996. Les données du recensement de 2009 ne sont pas encore déterminées et en 2004, ces informations n'ont pas été mesurées suite au retrait (décidé par Jacques Chirac lors du recensement initialement prévu en 2003) des questions ethniques (« À laquelle des communautés suivantes estimez-vous appartenir ? Pour les Français de la communauté mélanésienne, indiquez la tribu d'appartenance et le statut », figurant dans les huit recensements menés en Nouvelle-Calédonie entre 1946 et 1996). Pourtant, « La Loi "informatique et liberté" de 1978, qui interdit en effet les références à l'appartenance ethnique en France métropolitaine, les autorise explicitement pour la Nouvelle-Calédonie dans l'alinéa 3 de son article 31. Argument retenu : "La CNIL (Commission nationale Informatique et Liberté) considère que le recueil de l'appartenance ethnique des personnes, compte tenu du caractère sociodémographique propre à la Nouvelle-Calédonie, répond à un motif d'intérêt public." Seule condition : que le Conseil d'État l'autorise par décret. » (Un recensement ethnique en 2009. *Les Nouvelles Calédoniennes*, 10 septembre 2008)

pements et d'activités⁵. Les travailleurs kanak, comme les individus d'autres communautés vivant dans les provinces Nord et des Îles ou dans le reste de la province Sud, sont nombreux à venir dans le Grand Nouméa pour trouver un emploi. Cet exode s'explique principalement par la diminution du nombre des exploitations agricoles – qui constituent pour les régions hors Nouméa un facteur d'enracinement – et leur mécanisation, et par le manque d'emploi sur place pour tous les bras disponibles. Les départs des travailleurs kanak des terres de leur tribu favorisent l'installation de distances géographique et culturelle entre eux et leur culture. Comme pour les élèves, cet éloignement affaiblit la culture kanak, puisque les Kanak plus âgés ne participent plus à la vie tribale quotidienne.

Une autre déstructuration affecte la pratique et la transmission de la culture kanak au début du XIX^e siècle : l'effritement du système culturel kanak.

2 – La déstructuration du système culturel kanak

La culture kanak est par ailleurs menacée par la déstructuration du système culturel kanak. Cinq facteurs principaux influencent ses valeurs et ses pratiques. Ces dernières sont altérées ou de moins en moins pratiquées.

L'école obligatoire imposée par la France est le premier facteur imputé. La scolarisation de tous les enfants de Nouvelle-Calédonie s'effectue dans le système d'enseignement validé par l'État français. D'une part, les cours sont donnés en langue française, langue officielle de l'archipel. Or 27 langues kanak sont recensées (officiellement) dans l'entité géographique⁶. Pour les jeunes Kanak, le fait de ne pas apprendre à maîtriser leurs langues natales et la réduction de leur pratique, notamment lorsqu'ils sont dans les internats des établissements secondaires, les éloigne de leur culture. En effet, comme le déclare Edward Sapir, le langage est un fait culturel à part entière. Une langue est plus qu'un simple moyen de communication, c'est un système de pensée et l'expression d'un mode de vie : par exemple, en langue sîshëë, langue kanak en danger – éteinte selon l'Unesco – car parlée seulement par quelques personnes dans les tribus d'Azareu et de Gouaro (région de Bourail),

« Manger » ne se dira pas de la même manière si le locuteur déguste de l'igname, du poisson, du pain... Seul « Gu », « Je » restera.⁷

5. Ceci alors que dans tous les domaines – routes, transports, équipements sociaux, adduction d'eau et assainissement, électrification, téléphone, logement – les infrastructures se révèlent toujours notoirement insuffisantes en Brousse. En comparaison, le Sud est bien développé et l'Intérieur et les îles Loyauté sont restés en marge des évolutions.

6. Une langue polynésienne, le faga-uvea, est également parlée au nord et au sud d'Ouvéa.

7. Une langue va mourir. *Les Nouvelles Calédoniennes*, 18 novembre 2010.

D'autre part, les programmes scolaires sont déconnectés du monde kanak. Pourtant, ils pourraient intégrer

« des éléments de culture locale, au-delà des langues, tant dans ses contenus, son rythme, ses méthodes d'apprentissage et son architecture ».⁸

L'école pourrait récupérer

ces savoirs, les objectiv[er] et les didactis[er] en les faisant passer par le filtre scientifique. Par exemple les histoires des vieux, les discours généalogiques et coutumiers, [...] « peuvent très bien être transférés dans le système scolaire pour en faire une littérature ».⁹

Le deuxième facteur altérant la culture kanak est l'avènement d'une culture globale. L'uniformisation de la nourriture, de la musique, de l'habillement, des outils technologiques de l'information (télévision, téléphone portable, etc.), etc., s'étend en Nouvelle-Calédonie aux Kanak comme aux membres des autres communautés. Dans les foyers kanak, la télévision prend le pas sur les veillées ; les plats cuisinés surgelés (et étrangers) font face à la cuisine traditionnelle ; les shorts et T-shirts remplacent les robes missions des femmes et jeunes femmes... La prolifération de nouvelles références, d'un nouveau mode de vie, affecte la perpétuation des traditions de la culture kanak. Cette dernière, en intégrant des éléments nouveaux, est fragilisée puisque les habitudes et façons de faire ou de vivre ne sont plus pratiquées quotidiennement. Elles tendent à devenir plus occasionnelles et à revêtir un aspect « ancien », c'est-à-dire comme faisant partie du passé et de la tradition, ou un aspect « cérémonial », car pratiquées dans le cadre d'événements importants (mariage, décès, fête, etc.).

L'avènement d'une culture globale est lié au développement d'une économie globalisée selon les normes occidentales, et constitue le troisième facteur attaquant la culture kanak. L'économie de marché, basée sur la vente de biens et de services selon les variations de l'offre et la demande, favorise le développement de l'individualisme au détriment du collectif. La société kanak,

8. Pour une école qui intègre la culture kanak. *Les Nouvelles Calédoniennes*, 05 juillet 2010.

9. *Ibid.* Notons que « depuis 1998, avec l'accord de Nouméa, "les langues kanak sont, avec le français, des langues d'enseignement et de culture". Leur apprentissage est donc favorisé, mais dans les faits, « il y a cependant des politiques d'enseignement très diverses d'une province à l'autre, entre le public et le privé, entre les trois enseignements privés. [...] Cette diversité de situations [découle de] la spécificité du statut de l'enseignement des langues régionales. La souplesse et le caractère ouvert des textes permettent toutes les situations, toutes les interprétations. Les textes sont ainsi appliqués de façon différente. À moitié, un peu, pas du tout, selon la détermination et la motivation des maîtres, des Directions d'enseignement mais aussi des autorités administratives, politiques, qu'elles soient provinciales ou territoriales. Spécifié par les textes, prévu à l'emploi du temps, l'enseignement des langues kanak est ainsi pratiquement inexistant dans les faits » en 2010. (*Situation linguistique en Nouvelle-Calédonie*. Vice-rectorat de Nouvelle-Calédonie : Nouméa, 25 novembre 2010 : Consultable à : www.ac-noumea.nc/sitevt/spip.php?rubrique48.)

insérée dans les économies calédoniennes, française et mondiale, possède un fonctionnement de solidarité entre ses membres, selon des règles précises en fonction de la position sociale et du rang des individus dans le groupe. La mise en avant des valeurs du travail et de l'enrichissement personnels s'oppose aux valeurs d'entraide et de mise en commun. Cela se retrouve dans l'habitat. Les familles, habituées à vivre entourées de leurs proches, dans le même logement ou dans le même lieu, vivent désormais dans des habitations prévues pour des familles nucléaires, et pas pensées pour répondre aux modes de vie des familles océaniques.

Le quatrième facteur affectant la culture kanak est le rapport au temps. Dans la culture globale occidentalisée, selon le proverbe, « le temps, c'est de l'argent ». Dans la culture kanak, le proverbe « à toute chose, sa saison et son temps » lui fait écho. Le temps est perçu différemment : il dépend des actions à réaliser. La culture kanak est donc mise à mal par l'inadéquation entre son système temporel et celui dominant dans les rapports en Nouvelle-Calédonie comme sur la planète. Ce facteur agit également négativement sur les pratiques traditionnelles, notamment sur la participation à des événements coutumiers.

Lorsqu'il y a un deuil, lorsqu'il y a un mariage, les gens viennent de Nouméa, ils viennent d'un peu partout, et ils n'ont plus le temps de rester une semaine pour assister à un deuil, à un mariage. Donc les discours, ils se standardisent. Ils se raccourcissent. (Oceania, 2010)

En effet, les Kanak ne peuvent plus prendre le temps de participer aux événements coutumiers, car ils travaillent selon le rythme occidental. Les discours doivent être adaptés à ce nouveau rythme, réduisant leur portée et la transmission des savoirs et savoir-faire liés aux paroles à prononcer et à la façon et à l'ordre dans lequel les prononcer.

Le cinquième facteur n'est pas le moindre. Il s'agit de la remise en question principalement par les Kanak les plus jeunes de la plupart des règles de vie en communauté qui forment la Coutume. Celle-ci qui a toujours été très évolutive apparaît dépassée, tout comme ceux qui sont chargés de la faire appliquer. Les plus jeunes, ayant grandi dans les valeurs et le mode de vie kanak comme dans ceux occidentaux, évoluent dans deux systèmes en même temps. Dans un premier temps, ils ont du mal à se situer entre, d'une part, le système kanak, de tradition orale, où le collectif domine et où chacun possède une place préétablie selon sa filiation, et d'autre part, un système de tradition écrite, où le mérite personnel est favorisé et où chacun peut accéder à une position sociale élevée *via* ses propres actions. La coexistence de deux systèmes institutionnels et juridiques – coutumier et étatique français – renforce leur inconfort, l'autorité se partageant notamment entre chefs coutumiers et représentants de

l'État français (maires, etc.). Par exemple, lors d'un différend, d'un problème de justice, les jeunes Kanak sont confrontés à la justice coutumière, informelle et basée sur des règles orales, ou à la justice civile, formelle et fondée sur des textes de loi. Ils choisissent souvent selon les avantages envisagés de requérir à l'un ou à l'autre des systèmes, remettant en cause la domination de la Coutume, désormais « concurrencée ». Mais surtout, dans un second temps, les Kanak les plus jeunes, qui évoluent dans la société calédonienne, parcourue de valeurs occidentales, désirent vivre « dans le présent ». Les valeurs et règles de vie de la Coutume apparaissent en décalage avec leur quotidien. Notamment, les personnes réussissant professionnellement dans le système occidental ne sont pas (forcément) reconnues dans le système coutumier.

Les statuts sociaux reconnus par la culture kanake doivent être revus pour intégrer les nouvelles « spécialités » : responsables d'entreprises, diplômés porteurs de savoirs « modernes », fonctionnaires, ont des fonctions sociales et des pouvoirs nouveaux qui doivent trouver leur place spécifique pour être légitimés. (Freyss, 1995, p. 437)

Les jeunes Kanak pensent également moins collectivement que leurs aînés. Ils désirent spécialement profiter de leurs revenus, agir selon leurs envies. Par tradition, les Kanak sont solidaires les uns des autres et ceux qui ont des ressources aident ceux qui en ont peu. Toutefois, les jeunes Kanak s'érigent de plus en plus contre l'« obligation » d'aider les individus qui ne se donnent pas les moyens d'être indépendants, qui ne travaillent pas et ne font rien pour travailler alors qu'ils en ont les capacités. Enfin, les jeunes Kanak évoluent dans l'économie de marché présente en Nouvelle-Calédonie. La gestion des terres tribales en tant que potentiel économique, en tant que support ou lieu d'activités économiques, est freinée par le rapport complexe des Kanak à la terre.

La gestion du foncier participe aux relations sociales comme fondement de l'identité de chaque groupe kanak et comme élément dans la structuration hiérarchique de la société. (Freyss, 1995, p. 437)

La réalisation d'équipements collectifs, l'implantation de lotissements, d'hôtels ou d'entreprises requièrent des terrains. Or, pour les Kanak, la terre est inaliénable, incessible, immuable et insaisissable. Elle n'est pas une marchandise, elle ne possède pas de valeur marchande. Quel contrat établir alors entre le « propriétaire foncier » et l'utilisateur du sol ? Comment adapter les anciennes règles foncières pour favoriser l'amélioration des infrastructures collectives et le développement économique sur les terres coutumières ?

Ces cinq facteurs – déclin de la pratique des savoirs kanak, appropriation de valeurs globales, développement de l'individualisme et rapport au temps

lié à l'économie, remise en question de la Coutume – affaiblissent la culture kanak. Notamment, ils favorisent l'avènement de générations de Kanak de moins en moins impliqués dans la vie tribale, et donc de moins en moins porteurs de la culture kanak.

Le Centre culturel Tjibaou et l'ADCK tentent de préserver les éléments de cette culture mélanésienne propre à la Nouvelle-Calédonie.

II – Le Centre culturel Tjibaou et l'ADCK, protecteurs (mais pas transmetteurs) de la culture kanak

Prévu dans les accords de Matignon-Oudinot (1988), le centre culturel Tjibaou, centre de la culture kanak, est édifié entre 1995 et 1998 par l'architecte Renzo Piano dans le cadre des Grands Travaux de la République. Inauguré les 4 et 5 mai 1998, son nom lui est attribué en hommage au *leader* indépendantiste kanak Jean-Marie Tjibaou (père d'Emmanuel Tjibaou), à l'origine du projet, assassiné en 1989. Ce centre de 8 hectares, géré par l'ADCK, est situé en plein Nouméa, sur un vaste promontoire naturel de la presqu'île de Tina, bordé par les eaux du lagon et par la lagune, à côté de l'aérodrome de Magenta. Le centre culturel Tjibaou a pour missions :

- de valoriser le patrimoine archéologique et linguistique kanak ;
- d'encourager les formes contemporaines d'expression de la culture kanak, en particulier dans les domaines artisanal, audiovisuel et artistique ;
- de promouvoir les échanges culturels, notamment dans la région Pacifique Sud et de définir et conduire des programmes de recherche.¹⁰

L'ADCK, plus concrètement,

- [initie et met en valeur des] opérations de collecte et de recherches, plus particulièrement dans le domaine du patrimoine kanak immatériel ;
- [participe] à la diffusion, la réflexion, le développement et la valorisation de ce patrimoine, notamment par des supports de diffusion (publications, émissions radiophoniques en langues kanak, édition de CD audio de chants traditionnels kanak, etc.) ;
- [assiste], à leur demande, les chercheurs sur le monde kanak ;
- [et promeut] les échanges internationaux.¹¹

Les actions du centre culturel Tjibaou et de l'ADCK sont nécessaires à la préservation et à la protection de la culture kanak. En effet, selon Emmanuel Tjibaou, le recueil de ses éléments est

10. *Présentation*. ADCK, [consulté le 25 novembre 2010] : www.adck.nc/presentation/le-centre-culturel-tjibaou/presentation

11. *Présentation du département Patrimoine et Recherche*. ADCK : Nouméa, 25 novembre 2010. Consultable à : www.adck.nc/patrimoine/departement/presentation

« indispensable face à une transmission qui ne se fait plus, dans une société sans tradition d'écriture ».

Cependant, il faut agir rapidement, car, comme le déclare Emmanuel Kasarhérou, directeur général du centre culturel Tjibaou,

Ça file très vite. [En 2007] est mort un vieux kanak de 104 ans, qui était le dernier à connaître le discours coutumier sur l'histoire des populations du sud de la Grande-Terre. On venait juste de le collecter.¹²

Néanmoins, en dépit des actions de recueil réalisées et de leur intérêt certain, ces deux structures n'ont pas vocation à favoriser une transmission entre Kanak, donc une sauvegarde pérenne de la culture kanak. L'activité touristique, en revanche, peut y contribuer.

III – Le tourisme comme élément favorisant un meilleur affichage de la culture kanak

Le tourisme, souvent pensé uniquement en tant qu'activité économique, correspond à un fait social global, à

« un système d'acteurs, de pratiques et d'espaces qui participent de la récréation des individus par le déplacement temporaire hors des lieux du quotidien ». (Dewailly et Flament, 2000, p. 11)

Dans ce cadre, la culture kanak s'inscrit comme un ensemble de « pratiques » pouvant inciter au développement d'activités de découverte dans le cadre de réseaux touristiques. Elle constitue un corpus de données matérielles et immatérielles non créées à des fins touristiques qui peuvent être objets d'un intérêt ou d'une curiosité chez des gens extérieurs au monde tribal kanak et donc servir de prétexte à des séjours sur place pour comprendre l'originalité des traditions multiséculaires donnant une cohésion à ce monde « exotique ».

Favoriser l'activité touristique en milieu kanak concourt donc à la préservation et à la transmission de la culture locale. L'organisation d'une fête annuelle thématique, telle que celles de la vanille à Lifou, de l'avocat à Maré ou de la mandarine à Canala, joue en faveur de la visibilité de la culture kanak. Par définition, ces fêtes ont pour objet de présenter un thème en même temps qu'un lieu.

12. Les Kanaks courent contre le temps pour mettre à l'abri leur patrimoine. *Le Figaro*, Paris, 15 octobre 2007. Consultable sur : www.lefigaro.fr/international/2006/06/27/01003-20060627ARTWWW90322-les-kanaks_courent_contre_le_temps_pour_mettre_a_labri_leur_patrimoine.php

1 – La valorisation des savoir-faire

Selon Emmanuel Tjibaou,

Les savoir-faire, ça correspond un peu à tout ce qui est les techniques, construction de case, pêche lagunaire, techniques traditionnelles de pêche en vallée. On a les recettes de cuisine, on a les rituels pour lancer une saison, une saison d'ignames par exemple. (Oceania, 2010)

La mise en tourisme des savoir-faire kanak peut avoir lieu par différentes expressions : geste coutumier, restauration, artisanat, activités ou visites ou hébergement.

Lors du début et à la fin d'une fête, les visiteurs participent aux coutumes de bienvenue et de départ. D'un point de vue argumentatif, le « geste coutumier » permet de perpétuer la coutume, les paroles à prononcer et leur ordre. Les discours coutumiers possèdent en effet des normes propres.

Sur le lieu de la fête, divers stands sont présentés. Certains sont consacrés à la restauration. Ils proposent souvent des plats traditionnels, notamment à base de l'objet du thème lorsqu'il s'y prête. Le *bougna*, plat traditionnel kanak, est communément offert. *Manous*¹³, robes mission, chemises à fleurs ou sacs en tissu divers sont exposés et proposés à la vente dans des stands, ainsi qu'une multitude de produits artisanaux en vannerie, en bois, en coquillage, voire en pierre.

Lors des fêtes thématiques, des activités liées au mode de vie des populations sont également proposées aux visiteurs. Ces derniers peuvent pratiquer la pêche sous ses variantes. Des visites (participantes ou non) sont aussi organisées comme, à Maré, celles de plantations d'avocatiers, ou à Lifou, celles de vanille-ries. La culture de l'igname est par ailleurs présentée au cours de la visite de jardins vivriers.

Enfin, dans le cadre des fêtes thématiques, une partie des visiteurs est hébergée dans des gîtes ou directement chez l'habitant. Beaucoup découvrent ainsi l'habitat traditionnel. D'autant plus que cela est parfois complété par la visite des grandes cases.

2 – La valorisation des savoirs

Pour tout ce qui est les savoirs, on a les berceuses, les chants, les contes, les histoires, les mythes, les discours généalogiques, tout ce qui est un peu... dans lequel la parole, elle est formalisée. Ça veut dire il y a un discours. (Oceania, 2010)

13. Morceaux de tissu de 1,50 à 2 m de large, généralement sur 1 à 1,5 m de long, à motifs souvent fleuris et aux couleurs vives, ressemblant à des paréos. Ils désignaient à l'origine les pagnes portés par les hommes mélanésiens, que les premiers missionnaires ont voulu vêtir pour cacher leur nudité.

Les savoirs kanak sont présentés aux visiteurs lors de ces fêtes thématiques. Sur le site de la fête ont toujours lieu des représentations culturelles les mettant en valeur. Des chants d'accueil, de départ, ou des mini-concerts de musique traditionnelle sont organisés. Des danses, dont le fameux *pilou*¹⁴, sont exécutées. D'autres savoirs sont aussi présentés, comme des savoirs médicaux ou relatifs aux animaux. Les chants, mais aussi quelques échanges, discours ou histoires, peuvent être dits dans la langue parlée dans le lieu.

Les savoirs kanak s'expriment également au travers d'échanges sur l'histoire des lieux et des hommes. Ils permettent d'exprimer

les traditions qui rattachent les clans, les groupes, les familles à des territoires dans lesquels ils font leur vie, dans lesquels ils ont leurs ancêtres qui sont enterrés, donc pour eux qui ont une valeur sacrée. (*Ibid.*)

Des excursions permettent de découvrir les lieux historiques ou symboliques des communes ou des tribus, et leurs habitants. À Canala, une excursion en 4x4 permet, par exemple, de prendre un repas dans la tribu de Ouassé et d'échanger avec ses membres sur les conditions de vie des agriculteurs-pêcheurs, leur connaissance des lagons, de ses richesses, de ses dangers. Une autre excursion permet d'aller à pied à la source thermale de La Crouen dont l'eau sulfurée sodique sort à plus de 40 °C. Au total, les excursions, pédestres, équestres, en voiture ou en bateau, permettent de découvrir des lieux importants, voire tabous pour les Kanak ; les guides – officiels ou volontaires lors des fêtes – sont avides de raconter l'histoire de ces lieux, des tribus et de leurs clans.

D'autres manifestations peuvent aussi être envisagées, comme des veillées culturelles, des expositions ou encore des lectures inspirées de celles proposées par le centre culturel Tjibaou. Elles permettraient de faire connaître l'histoire, la généalogie, les mythes et les légendes.

La mise en lumière d'éléments culturels par le tourisme favorise un bon affichage de certaines traditions ; c'est donc un moyen parmi d'autres de les préserver. Par ailleurs, elle offre la possibilité de mettre en place un système de transmission des savoir-faire et des savoirs kanak entre Kanak.

14. Le *pilou* correspond, à l'origine, à une cérémonie kanak durant plusieurs jours à l'occasion d'un événement important (funérailles d'un grand chef, inauguration d'une grande case, etc.). Les danses renforçaient les discours prononcés lors de l'accueil des invités, de la présentation des clans, des échanges coutumiers, en représentant des moments de la vie quotidienne ou des faits historiques ou légendaires. Par suite, les danses – qui possèdent d'autres noms en langues vernaculaires – ont été dénommées « *pilou* » par les colonisateurs.

IV – Le tourisme comme élément favorable au maintien de la proximité entre les individus, leur communauté et leur culture

En plus de valoriser une partie des traditions en les rendant plus lisibles, le tourisme peut participer au maintien de liens forts au sein des communautés.

1 – La perpétuation de la transmission des savoir-faire et savoirs

De nombreux Kanak semblent au départ peu enclins à partager certains éléments de leur culture. Dans le cadre des collectes de l'ADCK, pourtant dédiées à la culture kanak, des refus sont parfois faits. Néanmoins,

la plupart des chefs de tribus réussissent à dépasser leur réticence à partager des traditions parfois secrètes. Ils sont conscients que l'industrialisation avec le nickel, la scolarisation ou les nouvelles technologies de l'information accélèrent la disparition de traditions ancestrales. « Jusqu'à présent, je ne voulais pas parler de nos traditions. On voulait garder les secrets de la coutume, parce que, pour nous, c'est vivant encore », confie Aubin Nêjimöö, chef d'une tribu de la côte ouest.¹⁵

Dans le cadre de l'activité touristique, cette même logique s'exprime. Par exemple, à Hienghène, Bernard Maepas, qui a créé un camping sur ses terres au milieu des années 1990, déclare :

Au début, les vieux ne comprenaient pas trop, ils semblaient plutôt hostiles à accueillir des étrangers à la tribu. Mais c'est une source de revenus importante, et surtout les touristes ne viennent pas à Tiendanite comme on va à la plage à Nouméa, ils sont curieux de notre histoire, de notre cause.¹⁶

Le fait de développer des activités touristiques – qu'elles concernent l'hébergement, la restauration ou des activités – permet aux Kanak de maintenir vivantes les traditions. Les jeunes Kanak, notamment, peuvent désirer se rapprocher de ou se réapproprier leur culture pour mieux la proposer aux visiteurs. Voyant dans le tourisme une activité économique leur apportant des débouchés professionnels, ils peuvent vouloir développer des structures ou entreprises mettant en valeur savoir-faire et savoirs.

15. Les Kanaks courent contre le temps pour mettre à l'abri leur patrimoine. *Le Figaro*, Paris, 15 octobre 2007.

16. Tourisme en mémoire kanake. *Libération*, Paris, 25 décembre 2007. Consultable à : www.libération.fr/grand-angle/0101118532-tourisme-en-memoire-kanake

2 – Une aide au maintien des populations sur les terres de leurs ancêtres

Le tourisme peut être un frein à l'exode, vers le Grand Nouméa ou les villages, des individus en âge de travailler. En effet, la présence d'une activité touristique sur les terres coutumières offre des possibilités d'emploi. La création d'hôtels, de gîtes ou de campings et la proposition d'activités permettaient d'occuper les bras disponibles et de participer au développement économique et social des tribus et de leurs communes d'affiliation. L'activité touristique est alors une réponse à la fois au projet de rééquilibrage économique entre les provinces Sud, Nord et des îles Loyauté, et un remède pour le maintien de la proximité des Kanak avec leurs tribus d'origine. Mais en dépit des efforts déjà consentis par certains entrepreneurs kanak, le tourisme ne peut pas contrer à lui seul la déstructuration de la culture kanak tant les individus sont fascinés aujourd'hui par la modernité véhiculée par la société locale partiellement métissée qui s'est mise en place dans l'agglomération de Nouméa et accessoirement quelques centres urbains secondaires en Grande-Terre, au cours du dernier demi-siècle.

V – L'ethnotourisme, un moyen pour la sauvegarde et la transmission de la culture kanak, pas un remède « miracle »

Malgré les connotations négatives, l'ethnotourisme peut contribuer à la conservation et à la transmission d'une culture en favorisant sa compréhension et sa mise en valeur. Dans le cas qui nous intéresse, cela peut permettre de préserver les liens qui lient les Kanak à leurs traditions et à leurs territoires. Toutefois, le tourisme ne peut pas résoudre à lui seul la question de la sauvegarde de la culture kanak. En effet, il est soumis à un fait et à une incertitude qui peuvent renforcer ou, au contraire, amenuiser ou inhiber ses effets.

Le fait est que le tourisme n'est pas le seul moyen favorisant la préservation de la culture kanak. D'autres éléments peuvent y participer. La modification des programmes d'enseignement pour mieux y intégrer les savoirs et l'histoire kanak, déjà évoquée, en est un exemple. Un autre est la transformation d'activités traditionnelles en activités économiques pourvoyeuses d'emplois, ou l'amélioration d'activités déjà existantes. Les activités agricoles, d'élevage, de chasse et de pêche peuvent être des moyens de sauvegarde des techniques propres au monde rural. Les activités liées à l'observation de la faune et de la flore endémiques peuvent aussi être des moyens de protection de l'environnement tout en permettant des transferts de savoirs. Enfin, l'organisation d'animations locales (spectacles, concerts, lectures ou expositions artisanales)

est à prendre en compte. Les langues vernaculaires, les chants et la musique, les tenues vestimentaires traditionnelles et divers objets de la vie quotidienne sont tout particulièrement à valoriser. Si plusieurs moyens sont mobilisés en faveur de la culture kanak, alors cette dernière s'en trouvera renforcée. Si, en revanche, peu ou pas de moyens sont mis en œuvre pour contribuer à la sauvegarde et à la transmission de cette culture, elle continuera de se déstructurer.

L'incertitude pouvant contrer l'influence positive du tourisme (et des éventuels autres moyens) est le choix, la volonté des Kanak de s'investir ou non dans la sauvegarde de leur culture. Chaque individu décide (plus ou moins consciemment) d'agir quotidiennement pour faire vivre sa culture ou, à l'inverse, d'incorporer les valeurs et normes de la culture globale présentes en Nouvelle-Calédonie. Si un grand nombre de Kanak rejette – partiellement ou en grande partie – le mode de vie et les traditions, alors la culture continuera de s'affaiblir.

*

Du point de vue des langues comme des comportements collectifs, on peut aujourd'hui constater qu'il y a de moins en moins antinomie entre une tradition kanak constamment revisitée et la modernité occidentale. D'un côté, la tradition continue à s'affirmer comme une valeur identitaire dont on reconnaît l'absolue nécessité. De l'autre la modernité, omniprésente, constitue une « valeur véhiculaire » tout aussi indispensable pour pouvoir survivre dans ce pays en pleine mutation qu'est la Nouvelle-Calédonie actuelle.

Dans ce contexte, ce tourisme, parfois qualifié d'ethnotourisme, peut contribuer à conforter certaines valeurs identitaires. Il offre une illustration de la culture kanak et par là même assure la transmission d'une partie de cette dernière. Par leur utilisation lors d'événements touristiques, ces éléments de tradition ne sont plus uniquement voués à appartenir au passé. Toujours « vivants », ils peuvent ainsi s'implanter dans le présent en étant diffusés aux visiteurs. Le tourisme a l'avantage de valoriser les individus eux-mêmes qui font découvrir à ceux qui le souhaitent quelque chose qu'ils possèdent.

Il est évident que la valorisation touristique d'éléments culturels va aussi affecter ces derniers, les modifiant ou les transformant suite au déracinement de leur contexte originel ou du fait des effets de mise en scène lors de leur présentation aux visiteurs. Toutefois,

la meilleure manière de préserver une parole, c'est de la faire vivre. La meilleure manière de la sauvegarder, c'est de la transmettre. [Pour cela,] l'objectif, c'est vraiment que les gens, ils prennent leurs responsabilités par rapport à leur patrimoine [...].(Oceania, 2010)

Cela s'applique aux constituants de cette culture kanak en devenir.

L'objectif c'est de [les] mettre à disposition... des gens de cet endroit-là, mais aussi potentiellement, de tous les gens [...] afin que ce[s] savoir[s], il[s] ne se perde[nt] pas. (*Ibid.*)

En 2010, le tourisme, constitue ainsi un moyen parmi d'autres de contribuer à la préservation et à la transmission des savoir-faire et savoirs de la culture kanak.

Bibliographie

Amirou R. et Bachimon Ph., 2000 - *Le tourisme local : une culture de l'exotisme*. Paris : L'Harmattan, collection « Tourismes et sociétés », 238 p.

Bensa A. et Leblic I., 2000 - *En Pays Kanak : ethnologie, linguistique, archéologie, histoire de la Nouvelle-Calédonie*. Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, collection « Ethnologie de la France », 368 p.

De Deckker P., 2004 - Sociétés et cultures. In : De Deckker P. *et al.* - *L'Outre-mer français dans le Pacifique : Nouvelle-Calédonie, Polynésie Française, Wallis-et-Futuna*. Nouméa : CDP, p. 195-203.

Dewailly J.-M. et Flament É., 2000 - *Le tourisme*. Paris : Sedes, collection « Campus », 192 p.

Doumenge J.-P., 2003 - Culture et sociétés. In : De Deckker P. *et al.* - *L'Outre-mer français dans le Pacifique : Nouvelle-Calédonie, Polynésie Française, Wallis-et-Futuna*. Nouméa : CDP, p. 171-176.

—, 1985 - Les Mélanésiens et la société pluriethnique en Nouvelle-Calédonie. *Hérodote*, Paris, n° 37-38, p. 97-128.

—, 1982 - *Du terroir à la ville : les Mélanésiens et leurs espaces en Nouvelle-Calédonie*. Talence : Centre d'études de géographie tropicale, collection « Travaux et Documents de Géographie Tropicale », n° 46, 488 p.

Freyss J., 1995 - *Économie assistée et changement social en Nouvelle-Calédonie*. Paris : IEDS, collection « Tiers-Monde », 452 p.

Les Kanaks courent contre le temps pour mettre à l'abri leur patrimoine. *Le Figaro*, Paris, 15 octobre 2007. Consultable à : www.lefigaro.fr/international/2006/06/27/01003-20060627ARTWWW90322-les_kanaks_courent_contre_le_temps_pour_mettre_a_labri_leur_patrimoine.php

Une langue va mourir. *Les Nouvelles Calédoniennes*, 18 novembre 2010.

Le Guillou Ch., 2003 - La Nouvelle-Calédonie : un archipel présentant un déséquilibre majeur entre Nouméa, la Brousse et les Îles. In : De Deckker *et al.* - *L'Outre-mer français dans le Pacifique : Nouvelle-Calédonie, Polynésie Française, Wallis-et-Futuna*. Nouméa : CDP, p. 69-77.

Oceania, 2010 - *Interview d'Emmanuel Tjibaou sur les pratiques contemporaines de la Tradition et le travail de collecte du patrimoine culturel*. Consultable à : www.paradiseishell.wordpress.com/2010/04/06/interview-de-mr-emmanuel-tjibaou-responsable-du-departement-patrimoine-et-recherche-de-ladck/

Pour une école qui intègre la culture kanak. *Les Nouvelles Calédoniennes*, 5 juillet 2010.

Présentation. Nouméa : ADCK, [consulté le 25 novembre 2010] : www.adck.nc/presentation/le-centre-culturel-tjibaou/presentation

Présentation du département Patrimoine et Recherche. Nouméa : ADCK, [consulté le 25 novembre 2010] : Consultable à : www.adck.nc/patrimoine/departement/presentation

Un recensement ethnique en 2009. *Les Nouvelles Calédoniennes*, 10 septembre 2008

Saussol A., 1979 - *L'héritage : essai sur le problème foncier mélanésien en Nouvelle-Calédonie*. Paris : Société des Océanistes, collection « Musée de l'Homme », n° 40, 500 p.

Situation linguistique en Nouvelle-Calédonie. Nouméa : Vice-rectorat de Nouvelle-Calédonie, [consulté le 25 novembre 2010] : Consultable à : www.ac-noumea.nc/sitevr/spip.php?rubrique48

Stock M., 2003 - *Le tourisme : acteurs, lieux et enjeux*. Paris : Belin, collection « Belin Sup. Géographie », 304 p.

Tourisme en mémoire kanake. *Libération*, Paris, 25 décembre 2007. Consultable à : www.liberation.fr/grand-angle/0101118532-tourisme-en-memoire-kanake

Vernaudon J., 2007 - Les langues océaniques des collectivités françaises du Pacifique : enjeux politiques, enjeux pédagogiques. In : Chatti M., Clinchamps N. et Vigier S., dirs. - *Pouvoir(s) et politique(s) en Océanie. Actes du 19^e colloque CORAIL*. Paris : L'Harmattan, p. 165-179.

—, 2010 - Que nous enseignent les langues kanak sur la « Brousse ». In : Lebigre J.-M. et Dumas P., dirs. - *La Brousse calédonienne. Transformations et enjeux. Actes du 20^e colloque Corail, Nouméa, 29-30 septembre 2007*. Paris : L'Harmattan, collection « Portes Océanes », p. 127-139.

Violier Ph., 1999 - *L'espace local et les acteurs du tourisme*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, collection « Espace et territoires », 180 p.

Résumé

Au début du XIX^e siècle, la culture kanak est menacée. Certaines de ses composantes sont en voie de disparition, car de plus en plus inusitées ou délaissées. L'ADCK (Agence pour le développement de la culture kanak) a pour missions principales de contrer cette perte de savoirs et de savoir-faire. Cependant, elle peine à transmettre ces derniers. Le tourisme, par diverses expressions, constitue une aide indispensable au projet de l'ADCK. Il peut être un remède double, en favorisant la visibilité et la valorisation des éléments caractéristiques de la culture mélanésienne du peuple premier de la Nouvelle-Calédonie, et en permettant leur transmission, tout en maintenant les populations sur les terres de leurs ancêtres.

MOTS-CLÉS : Nouvelle-Calédonie, tourisme, ethnotourisme, préservation de la culture, culture kanak, partage, visibilité, transmission.

Abstract

The tourism, a means of protection and transmission of the Kanak culture?

At the beginning of the 21st century, the Kanak culture is threatened. Some of its constituents are dying, because they are more and more uncommon or abandoned. The ADCK (Agency for the development of the Kanak culture) has for main missions to counter this loss of knowledge and know-how. However, it has difficulty in transmitting these last ones. The tourism, through diverse expressions, constitutes an indispensable help to the project of the ADCK. He can be a double remedy, by favouring the visibility and the valuation of the characteristic elements of the Melanesian culture of the first people of New Caledonia, and by contributing to allow their transmission, and to maintain the populations on the lands of their ancestors.

KEYWORDS: *New Caledonia, tourism, ethnotourism, conservation of the Kanak culture, sharing, visibility, transmission.*